

Mathématique.

J. Guimont, E. Lapointe, J. McDonald,
Philosophie.

Rhétorique.

J.-E. Taschereau, Discours français et littérature
C. Arsenault, Littérature et géographie.
R. Morisset, G. Giroux, J. Cinq-Mars,
Littérature.

Seconde.

J. Simard, Vers latins et instruction reli-
gieuse.

E. Plamondon, Thème latin et instruction
religieuse.

Troisième.

P. Faucher, Thème grec et vers latins.
S. Bernard, Version grecque, mémoire et
explication.

A. Taschereau, Mémoire et explication.
J. Gingras, Explication.

Quatrième.

R. Pâquet, Vers latins.
F. Pelletier, Version grecque.
A. Morisset, Vers latins et géographie.

Prosaïque.

N. Laflamme, Thème latin.
J. Guérard, Mémoire et explication.
A. Simard, Mémoire.

Méthode.

Chs. Rodrigue, Version latine et histoire.
H. Simard, Histoire.
E. Bergeon, Géographie

Éléments.

E. Frenette, Version latine.
A. Roy, Exercice français.

Huitième.

A. Dugal, M. Lemieux, O. Lemieux, J. Picher,
A. Robitaille, J. Sharples, E. Talbot,
Instruction religieuse.

Réponse à un confrère.

Qu'il existe chez quelques membres de la Société Laval, depuis le retour des beaux jours, une certaine négligence à se rendre aux séances : rien de plus vrai et rien de moins étonnant. L'air pur du soir plaît plus aux uns qu'aux autres et ils n'ont pas tous à un égal degré, le sentiment des choses intellectuelles.

Que notre confrère ne laisse donc pas refroidir ce beau zèle qu'il a manifesté dans un précédent article, en essayant de raviver l'ardeur de certains membres oublieux de leurs devoirs. Car il est fort à propos et, à condition que ce langage soit toujours digne de ce zèle, il produira toujours son bon effet.

D'autant plus que les charmes de la belle saison ont tellement captivé quelques membres, qu'ils pourraient y sacrifier les plus suaves plaisirs de l'esprit. Et même, cher confrère, malgré votre dernier article, quelques-uns savent encore assez peu où est le bon, pour prendre de nouveau le chemin de la cour, si vous vous avisez de faire quelques lectures à la Société Laval.

Nul doute ainsi que vous ne méritiez que des louanges en nous rappelant nos devoirs.

Malheureusement vous vous adressez mal : vous essayez de réchauffer l'ardeur de confrères, qui à votre avis, mottent les travaux de l'intelligence au-dessous d'une partie de croquet, qui préfèrent une conversation banale et insignifiante aux plus belles pages de littérature. Vrai-

ment avec une telle idée de ces confrères, vous ne pouvez avoir d'autre dessein en les réprimandant pour les faire assister aux séances, que d'y attirer le plus d'applaudisseurs possibles, sans égard à la qualité. Mais, permettez-nous de vous le dire, c'est une grave imprudence. Sans doute, des applaudissements faits avec intelligence sont le plus bel hommage que l'on puisse rendre aux travaux d'un confrère. Mais pour nous, c'est différent. Nous savons assez mal apprécier les œuvres de l'esprit pour les mettre au second rang. Alors supposons que vous fassiez un discours ou une lecture : comme nous avons une fausse idée des choses intellectuelles, nous ne pourrions saisir les beautés de votre composition et nous ne vous applaudirions pas. Ou bien, nous vous applaudirions mal à propos, lorsque vous ne le méritez pas ; ce qui mettrait votre modestie à une trop rude épreuve.

Laissez donc ces pauvres confrères s'amuser tranquillement à la cour pendant que vous vous enivrez de délices intellectuelles. C'est bien assez que la nature, moins complaisante qu'envers vous, les ait rendus insensibles à des plaisirs aussi purs. Autrement, sans vouloir vous offenser, votre zèle compromettrait peut-être la Société Laval.

Du reste le peu d'aigreur avec laquelle vous avez procédé, s'explique facilement. C'est pourquoi nous vous pardonnons de bon cœur. Ce vous doit être en effet, une cruelle souffrance, que d'avoir à vivre parmi des confrères dont les conversations sont si banales. Quo de fois l'indignation n'a-t-elle pas dû vous monter au front en nous entendant converser !

Les anciens élèves du Séminaire qui ne sont pas au fait des progrès de certains confrères, ont dû s'étonner de ce que vous dites de nous. Certainement, ils se sont demandé : "Comment se fait-il que des élèves des classes de belles-lettres ou de philosophie, en soient encore réduits à s'entretenir de banalités ? Co n'était pas ainsi de notre temps." Attendez un peu, nous allons vous répondre. Dans nos récréations nous agissons comme de votre temps. Nous badinons, nous jouons ; puis de temps en temps, nous nous entretenons d'histoire, de littérature, de ce qui se parle le plus au dehors et quelquefois de philosophie, avec circonspection toutefois, car cette matière est le domaine de nos confrères privilégiés. — Mais ce ne sont pas là des banalités, direz-vous. Ah ! vous ignorez les progrès qu'a fait l'intelligence dans notre siècle. Chez quelques élèves, elle a tellement participé à ce mouvement progressif que ce qui naguère, faisait l'objet de vos entretiens et fait aujourd'hui l'objet des nôtres, est devenu pour eux des banalités.

Cependant ne vous attristez pas trop tôt, de ce que vous êtes autant dépassés. Nous croyons que nos heureux devanciers se font un peu illusion. Nous les avons vus de près, tremblants pour eux, nous les avons vus s'élançant dans ces vastes régions de l'intelligence qu'eux-

souls osaient affronter, et si nous pouvons donner notre opinion, nous dirons qu'ils nous rappelaient à notre insu, ce dicton : "Du sublime au ridicule, il n'y a qu'un pas." Mais sans doute, c'est parceque nous ne les comprenions pas.

La neige.

(Suite.)

J'étais brisé de fatigue, mais ayant les nerfs trop surexcités pour dormir, je m'assis aux pieds du lit, et les yeux fixés sur le pauvre enfant, je tombai bientôt dans une profonde rêverie. Un silence absolu régnait dans la maison, et rien ne troublait l'essor de ma pensée qui voyageait librement de mes aventures passées à ma situation présente. Non, me disais-je, ce n'est pas le hasard qui m'a conduit, après six ans de remords, du lieu du supplice d'un frère au chevet de son frère mourant. Ne dois-je pas bénir la Providence qui me crie, en ce moment même : Tu as tué l'un, guéris l'autre ? N'est-ce pas un commencement de pardon que cette mission imposée par elle ?... Je ne l'ai pas vu... Non, mais j'ai entendu ; j'ai entendu ces coups de feu ! Et quand même mon crime n'eût pas réussi, n'en suis-je pas moins un assassin, puisque j'ai voulu l'être ? Quelle lâche crainte de la mort que j'ai tant de fois bravée, m'a donc inspiré cet éclair de folie homicide ? Et tendant les bras au portrait : "Ah ! si cela se pouvait ! Si je te voyais revenir ici, chez toi, au milieu de tions ! Comme je te baiserais les mains en te criant : Grâce ! grâce !... Ah ! Dieu clément ! si vous le permettiez !..."

Je me remis sous la triste clarté de la veilleuse à regarder Jacques, et me sentis peu à peu envahir d'une tendresse indéfinissable pour cet enfant. Il ne m'avait encore vu qu'à travers les nuages du delire, je ne le connaissais que depuis quelques instants, et pourtant personne dès à présent ne m'était plus cher au monde. "Va, lui disais-je, sois sans crainte, je te sauverai ; la mort n'osera pas te saisir dans mes bras. Tu es mon seul espoir, tu es ma réhabilitation, mon honneur retrouvé. Je veux, je veux que tu vives !"

Un petit trait lumineux se glissait sous les volets. Le jour se levait, j'ouvris la fenêtre. La route passant devant la maison, les arbres verts trainant à terre leurs longues branches, les champs s'allongeant au-delà jusqu'à la ceinture des bois qui bordaient l'horizon et se noyaient dans le brouillard cotonneux du matin, tout était couvert de neige ; neige épaisse, compacte, mate, rayonnante dans le calme absolu de l'atmosphère, lumineuse sous les tantes roses du ciel froid où le soleil allait paraître, et pourtant m'étreignant toujours le cœur par son aspect glacé, par son impassibilité de témoin obstiné de mon déshonneur. Je reformai la fenêtre, et me retournant vers le lit, je compris que là était, en ce moment,